

— pierre verdrager —

La thèse au jour le jour : sociographie d'une recherche.

Fin 1993, je prends ma première inscription en thèse de Lettres, avec pour sujet «L'écriture de la violence chez Nathalie Sarraute». Début 2001, mon livre *Le Sens critique* sort aux éditions L'Harmattan dans la collection «Logiques sociales».

Comment faire le lien entre ces deux événements ? C'est ce que l'on se propose de décrire ici, non pour rendre compte d'une trajectoire individuelle - la mienne -, mais pour montrer comment chemine une recherche dont la cohérence ne peut être que le produit du regard rétrospectif. En effet, *Le Sens critique* n'est pas contenu en germe dans «L'écriture de la violence». La seule manière d'éviter le travers de l'illusion rétrospective consiste à reprendre l'histoire depuis le début en voyant pas à pas comment s'édifie une recherche. Contre la tendance qui vise à privilégier la fermeté d'une pensée objectivée dans un livre fini, nous privilégierons un récit où l'on tente de rendre compte de la labilité d'une pensée subjectivée dans la tête d'un chercheur. Car de la tête au livre il y a un pas - et un grand.

Nous nous sommes imposé la double contrainte de véridicité - un tel témoignage n'a d'intérêt que s'il dit l'entière vérité de celui qui s'y livre - et de généralité - le récit idiomatique, en sociologie, atteint son plein rendement à condition d'être vulnérable à la généralisation permettant d'intéresser d'autres chercheurs. Cette double contrainte permet, espérons-le, d'éviter le double écueil du récit narcissique - pertinent dans la seule contiguïté du sujet qui l'énonce - et du récit édifiant - tel un conte de fée rétrospectif et téléologique. C'est dire qu'on pourra lire ici comment se fait au jour le jour le travail de recherche et, inséparablement, comment naît chez celui qui cherche le sentiment qu'il est un chercheur, la production d'un premier travail de recherche n'allant pas sans la production du chercheur, la production de l'objet sans la production du sujet.

Commençons donc par le commencement. L'inscription en thèse est la solution qu'adoptent beaucoup d'étudiants qui, le DEA en poche, ne savent toujours pas quelle direction professionnelle prendre. L'inscription en thèse, présentée comme le

«débouché naturel» du DEA, permet de faire l'économie d'une interrogation approfondie sur l'avenir professionnel et sur les débouchés potentiels, entreprise franchement hasardeuse, dans le début des années 1990 caractérisé par un très fort taux de chômage, tout en rendant possible l'accumulation longitudinale de capital culturel garanti - même médiocrement - par l'État sous la forme d'un diplôme : le Doctorat. En effet, celui qui «se lance» dans une thèse ne sait pas très bien si la recherche qu'il va faire est faite pour lui ou, inversement, s'il est fait pour la recherche car cela ne s'apprend que sur le tas, précisément, en la faisant.

En général, les études littéraires se présentent sous la forme de «thèmes» à traiter : «L'écriture de la violence» m'était venu à l'esprit un peu par hasard et je l'avais choisi sans grande conviction. C'est la raison pour laquelle je vivais mal un tel sujet dont on ne voyait pas très bien comment il pouvait fournir la matière d'un texte qui devait s'avérer assez long. En outre, j'avais toujours trouvé, en tant que lecteur, passablement ennuyeuse à lire toute l'herméneutique sarrautienne. Aussi avais-je quelques scrupules à venir alimenter un flot déjà, à mon goût, très abondant. Je n'étais d'ailleurs pas loin de retrouver ici Nathalie Sarraute qui détestait les travaux d'herméneutique et, tout particulièrement, comme elle l'a elle-même révélé dans une interview peu connue, les thèses (Sarraute, 1973).

Tout en m'interrogeant sur la pertinence d'un tel sujet, je lisais beaucoup de sociologie. J'avais commencé par *La Distinction* où je ne comprenais, loin de là, pas tout. Mais, comme le disait Bourdieu lui-même lors d'une de ses conférences du Collège de France à Strasbourg, il faut savoir faire la différence entre les textes que l'on ne comprend pas parce qu'ils sont difficiles, et les textes que l'on ne comprend pas parce qu'il n'y a rien à comprendre. Je sentais confusément que ce qui se présentait sous mes yeux faisait partie de la première catégorie et non de la seconde et c'est ce sentiment qui m'encouragea à lire tous les autres livres de Bourdieu que je finissais par comprendre de mieux en mieux. Je les étudiais en autodidacte, mes études littéraires n'ayant pour ainsi dire jamais évoqué le nom de ce sociologue dont on vantait ailleurs, pourtant, la réputation. Et c'est ainsi que le doute s'est intro-

duit dans mon esprit : plus la sociologie me passionnait et me paraissait répondre à des questions que je me posais, plus le thème que j'avais choisi me semblait arbitraire et, pour tout dire, sans aucun intérêt. C'est alors que j'ai pris la (relativement) grave décision d'abandonner un tel sujet pour faire de la sociologie, ce qui pouvait être interprété, selon le point de vue, comme de l'audace ou, plus négativement, comme de l'inconscience, cette dernière solution pouvant s'avérer, en terme de temps perdu, passablement suicidaire. Je choisis alors d'étudier la réception de la littérature par la critique journalistique saisie au travers du cas de Nathalie Sarraute. Pour éviter de recommencer un cursus en sociologie, j'avais la possibilité de travailler dans mon Université avec un professeur de littérature qui pratiquait cette discipline. Faire de la sociologie de la littérature rendait possible le fait d'avoir le beurre - faire un travail qui m'intéressait - et l'argent du beurre - ne pas recommencer un cursus depuis zéro, puisque je pouvais faire de la sociologie de la littérature en restant dans le département des Lettres. J'ai alors contacté Alain Viala qui m'a accueilli assez chaleureusement, mon précédent directeur, très loyal, n'ayant fait aucun problème pour me rendre ma liberté. Cette fois, il s'est agi pour moi de faire ce que je voulais. Ayant travaillé pour un devoir de maîtrise sur *L'Usage de la parole*, je m'étais déjà rendu dans les archives des Éditions Gallimard où j'avais pu consulter les dossiers de presse concernant cet ouvrage. Je m'étais alors rendu compte qu'une somme importante d'articles était disponible, facilement accessible pour le chercheur. C'est alors que m'est venue l'idée de faire une étude de réception. Cela permettait de faire d'une pierre trois coups : à savoir, d'abord, rester dans le département des Lettres ; ensuite, réaliser une étude qui ne s'était jamais faite ; et, enfin, satisfaire mon goût pour la sociologie. C'est ainsi que je me suis mis à enquêter et à me rendre quotidiennement chez Gallimard, ceci durant toute une année. J'étais obligé de m'y rendre l'après-midi seulement car n'étant pas boursier, il me fallait gagner de l'argent pour vivre, ce que je faisais en travaillant le matin. Mon directeur était très absent car il avait une charge de cours en Grande-Bretagne ce qui le rendait très difficilement joi-

gnable et à peu près invisible, ce dont, d'ailleurs, je ne me plaignais pas beaucoup, tant il est vrai que j'ai toujours voulu garder, fût-ce dans l'autodidaxie la plus insécurisante et fût-ce, également, au prix d'une certaine perte de temps, un entier contrôle de mon travail intellectuel. Mon directeur a très certainement dû sentir l'exigence d'indépendance que j'avais toujours manifestée et m'a toujours laissé travailler en paix. Le soir, et le reste du temps où je n'étais pas chez Gallimard, je continuais de parfaire ma culture sociologique en lisant beaucoup de livres.

C'est ainsi que je suis tombé sur *La gloire de Van Gogh* de Nathalie Heinich. À vrai dire, ce livre ne m'est pas, à proprement parler, «tombé» dessus par hasard. En effet, il était publié aux très prestigieuses Éditions de Minuit dont je connaissais bien le catalogue. Familier des Actes de la recherche aux sciences sociales, je connaissais Heinich car elle avait publié des articles d'histoire et de sociologie de l'art fort intéressants. La lecture de *La gloire de Van Gogh* a été pour moi un véritable choc, comme il s'en rencontre, finalement, assez peu dans la vie d'un chercheur. Son travail remettait totalement en cause le mien, mais je sentais qu'il s'agissait là d'un texte très fort qui était bien supérieur à tout ce que l'on pouvait lire en sociologie de la culture. Cette lecture a été un tournant qui m'a conduit à mettre au panier bon nombre des instruments d'origine bourdieusienne dont je me servais mécaniquement depuis le début. Car cette nouvelle sociologie qui se présentait devant moi avait d'incomparables avantages au premier rang desquels figurait celui de ne pas considérer a priori la parole des personnes en présence comme étant dépourvue de toute pertinence - ce qui est si souvent le cas dans la littérature sociologique. Depuis ses débuts, la sociologie a tenu à montrer patte blanche scientifique, et c'est parfois par la distanciation méprisante et condescendante que s'est payé le prix de la bonne volonté épistémologique que manifestait l'exigence purificatoire de la «coupure avec le sens commun» (Verdrager, 2001 : 157). C'est avec cette tradition que Heinich voulait rompre. Mais cette exigence de rupture serait restée lettre morte si Heinich s'en était tenue à la simple pétition de principe, réactualisant sur le plan scien-

parcours de thèses

tifique l'impératif - éthique - de charité. C'est en accomplissant, bien plutôt, un changement de paradigme, basculant d'une sociologie bidimensionnelle reposant sur des oppositions dualistes (dominant vs dominé, autonome vs hétéronome, etc.) à une sociologie multidimensionnelle dans laquelle on rend raison de la pluralité des logiques dont font preuve les acteurs dans leurs actes d'évaluation, que celle-ci s'est donné les moyens de mettre au point un programme descriptif tout à fait original, reposant notamment sur le principe de symétrie (cf. Bloor, 1982), à savoir une sociologie positive qui prend au sérieux - et de manière non négative - les paroles des personnes. Ainsi, à propos du cas Van Gogh, «aux valeurs autorisées des «dominants» (ici les savants) ne s'oppose pas seulement l'absence de valeurs des «dominés» (ici les non-savants), mais peut-être d'autres systèmes de valeurs. Car l'admiration commune du héros-en-personne sous-entend elle aussi une opération de coupure, de démarcation, de distinction : distinction d'avec tous ceux à qui font le défaut de savoir ou la sensibilité permettant de reconnaître ou de célébrer le grand homme, et non pas seulement le grand créateur ; de comparer à la souffrance d'un être humain, et non pas seulement d'apprécier les couleurs posées sur des toiles [...] Il n'y a pas alors distinction lettrée des «dominants» contre indistinction populaire des «dominés», mais bien deux façons de se distinguer» (Heinich, 1991 : 104-105).

Jusqu'alors, mes descriptions sociologiques étaient très déséquilibrées puisqu'elles se caractérisaient par un inventaire critique de ce qui me paraissait être des réceptions «défectueuses» de Sarraute, moyennant quoi je défendais une manière de lire au détriment d'une autre, violant allègrement le principe de neutralité, pourtant si capital. Il me semblait que la manière d'Heinich était plus productive, permettait de rendre visibles davantage de phénomènes. C'est alors qu'il me fallait, pour la seconde fois, tout reprendre à zéro car la perspective que j'avais jusqu'alors privilégiée était complètement en opposition avec ce pluralisme épistémologique prôné par Heinich, et quelques autres, ce dont je me rendis compte un peu plus tard en épluchant méthodiquement la bibliographie de *La gloire de Van Gogh*. C'est ainsi que je me suis mis à lire, notam-

ment, Boltanski et Thévenot (1990, 1991), Latour (1984, 1989) ou Hennion (1993), et bien d'autres, et c'est à ce moment-là que je pris conscience à quel point la sociologie que j'appelais confusément de mes vœux devait prendre appui sur de pareils auteurs et non sur la sociologie critique représentée par l'école de Bourdieu que j'avais jusqu'ici suivie sans broncher. Je m'étais assez vite rendu compte, également, que les partisans de la sociologie de la critique appartenaient à une génération de chercheurs évidemment plus jeune que celle de Bourdieu. J'avais compris, de même, que tous ces gens étaient à la fois en rupture avec Bourdieu mais, en même temps, dans son immédiate contiguïté : Boltanski était un co-rédacteur d'*Un Art moyen* et avait fourni des articles dès les tout premiers numéros d'*Actes de la recherche en sciences sociales*, Heinich avait réalisé sous la direction de Bourdieu sa thèse en 1981 sur le «champ de la peinture au XVIII^e siècle» ; Latour ayant même publié, à ses débuts, un article dans les *Actes* (1977). Ils étaient les représentants d'une nouvelle génération de sociologues appartenant à des institutions prestigieuses hors l'Université, EHESS, CNRS et École des Mines notamment, dans lesquelles se trouvaient des groupes de recherche très actifs, comme le Groupe de Sociologie Politique et Morale et le Centre de Sociologie de l'Innovation. Très vite, j'ai compris que les jeunes chercheurs qui appartenaient à l'école bourdieusienne étaient aussi les moins créatifs et inventifs : ils se contentaient, sous les dehors d'une rhétorique toujours un peu brutale qui escamotait mal l'admiration aveuglante pour le Maître, de reprendre, en bons scientifiques «normaux» (au sens de Kuhn, 1983), les concepts inventés par celui-ci sans jamais remettre en cause les tenants et les aboutissants d'un paradigme qui, pourtant, méritait bien la critique (cf. Grignon, 1996). Je constituais peu à peu, en étudiant scrupuleusement les bibliographies et les notes de bas de page, l'univers intellectuel dans lequel je souhaitais inscrire mon travail sociologique. Bien sûr, tout cela ne s'est pas fait du jour au lendemain ni, d'ailleurs, sans douleur : en effet, les acquis de la sociologie bourdieusienne me paraissaient tout à fait précieux et, par ailleurs, les combats politiques menés par Bourdieu me paraissaient des plus justes. On peut même faire l'hypo-

thèse que l'accord idéologique qui nous lie à la sociologie critique peut constituer un obstacle tout à fait redoutable à la difficile prise de conscience du fait que ses prises de position au nom de la science ne sont pas forcément les plus légitimes tant il est vrai, d'une part, qu'elle viole l'exigence de neutralité axiologique qui détermine l'espace de mobilité du chercheur en sciences sociales et, d'autre part, qu'elle viole l'exigence de restitution qui s'impose à elle en parlant en lieu et place des acteurs sociaux qui sont, pourtant, bien assez grands pour prendre position de manière sophistiquée sur le monde social et les problèmes qui l'affectent. Je voyais aussi que, bien souvent, je n'aimais pas la plupart de ceux qui détestaient Bourdieu et je n'aimais pas la manière dont ils s'y prenaient pour le disqualifier, leur critique étant généralement d'un niveau très inférieur à celui de Bourdieu (comme Verdès-Leroux, 1998), ce qui, au bout du compte, finissait par renforcer celui qu'elle prétendait affaiblir.

C'est donc dans l'incertitude que s'est édifiée l'idée qu'il fallait, tout de même, faire un sort meilleur aux paroles des critiques littéraires que celui que Bourdieu réservait à celles-ci dans son oeuvre (cf., par exemple, Bourdieu, 1977). Certes, mon inexpérience me plongeait souvent dans l'insécurité la plus totale me poussant parfois à la tentation d'abandonner, cette insécurité étant d'ailleurs redoublée par la relative distance de mon directeur, lui-même très occupé et travaillant à Oxford, vis-à-vis du travail que j'entreprenais. En effet, au nom de quoi pouvais-je me permettre, moi qui n'avais pas pris une minute de cours de sociologie de ma vie et qui n'avais pas le plus petit diplôme en sociologie, de critiquer celui qui était partout présenté comme le savant «le plus cité du monde», formule prononcée, à cette époque-là, par Didier Eribon devant l'intéressé et qui m'avait, je dois dire, énormément impressionné. En effet, le chercheur qui n'a pas de diplôme est prédisposé à se voir contester sa compétence car celui qui se «sent sociologue» est vulnérable à la disqualification par ceux qui ont le pouvoir, dûment formalisé et institutionnellement garanti, de qualifier ceux qui prétendent exercer cette fonction. L'autodidaxie, d'un autre côté, rendait aussi possible la liberté d'essayer des choses nouvelles. En outre, n'ayant pas d'idée précise sur mon avenir, je me donnais

entière liberté pour faire ce que je voulais : il n'était, en effet, pas question de transiger sur le contenu de ma thèse dans la mesure où il n'y avait pas vraiment d'enjeu déterminé. J'étais bien décidé à n'en faire qu'à ma tête sans avoir le souci du lendemain - que je me représentais de toute façon de la manière la plus floue et la plus indéterminée - et sans avoir à faire de compromissions sur le contenu puisque j'étais délivré de toute préoccupation carriériste. N'étant ni normalien et n'ayant jamais eu la moindre envie de passer l'agrégation, je n'avais, au moins en France et dans cette discipline, aucun avenir dans l'institution universitaire. Cette absence d'avenir garanti était évidemment un bon argument sur lequel s'adosser afin de justifier l'abandon. Car les doutes ne manquent pas d'assaillir le chercheur qui n'a fait reposer la nécessité de son effort que sur le seul goût du travail intellectuel. Celui qui travaille isolé dans son coin oscille sans cesse dans une alternative : faut-il finir la thèse (l'achever) ou en finir avec la thèse (l'abandonner) ? En effet, le différentiel entre, d'une part, l'énorme quantité de travail et de temps requis et, d'autre part, les minuscules chances de rentabilité d'un tel projet, ne cesse de se rappeler à l'esprit du chercheur qui n'est pas inconscient au point de ne pas se rendre compte du caractère quand même un peu déraisonnable d'une telle entreprise. Mais les maigres chances de retour sur investissement n'ont à aucun moment entamé mon goût du travail, tant il est vrai que le plaisir de la recherche suffisait, malgré tout, à justifier les sacrifices auxquels je consentais. Ces sacrifices étaient essentiellement économiques puisque je renonçais à l'indépendance en ne faisant que de petits boulots sans intérêt qui me procuraient l'argent nécessaire pour vivre et, surtout, acheter des livres : ce qui était bien sûr nécessaire lorsqu'on désire, comme c'était mon cas, rester «à jour» sur le plan scientifique. Or cette mise à jour perpétuelle des informations est extrêmement coûteuse, les livres de sciences humaines étant toujours hors de prix. De même les photocopies d'articles engloutissaient un argent phénoménal : ayant toujours été un assez grand dévoreur de documentation, je ne me donnais guère comme limite à la dépense que le découvert bancaire. Pour autant, les souffrances de l'«intellectuel prolétaroidé» que j'étais ne se vivaient pas pleine-

parcours de thèses

ment puisque, habitant chez mes parents, dont aucun n'était au chômage, je ne pouvais comparer ma détresse à ceux qui se retrouvaient dans la plus noire misère, ce qui n'était, bien évidemment, pas mon cas. Cette impression d'illégitimité de la plainte était elle-même à la source d'une tension qui me faisait osciller entre un sentiment de dépendance très désagréable et une culpabilité devant la plainte, tant les souffrances de ceux qui étaient dans une situation autrement plus délicate que la mienne freinaient chez moi toute velléité de gémissement. En même temps, je ne pouvais pas ne pas me rendre compte que tous les gens de ma génération étaient déjà au travail depuis longtemps. Ceux-ci ne manquaient d'ailleurs pas de me railler en identifiant en moi la figure sympathique, mais finalement peu sérieuse, de l'«éternel étudiant», toujours vulnérable à la double accusation sous-jacente de parasitisme social et, ce qui est pire, de paresse. Pourtant, l'emploi du temps était serré : aux longues heures passées dans les archives ou dans les bibliothèques, s'ajoutait le temps de lecture, puis celui de mise en forme et d'écriture, à quoi s'additionnaient, bien sûr, les boulots alimentaires. C'est dire si l'activité de recherche contaminait l'ensemble de ma vie, rendant définitivement poreuse la limite qui séparait le travail du loisir, faisant émerger une expérience assez peu répandue dans l'espace social où la frontière entre le temps de travail et le temps de non-travail est, dans la plupart des métiers, particulièrement structurante. En effet, le travail s'immiscait dans les discussions que je pouvais avoir avec mes amis les plus proches car je leur exposais mes projets descriptifs et, symétriquement, mes loisirs - j'étais depuis mes plus jeunes années un «cultureux» un peu stakhanoviste - informaient et documentaient le travail de sociologie des valeurs que j'entreprenais. De sorte que je me retrouvais être dans une situation de «travail permanent» puisque la réalité me remettait perpétuellement sous le nez les objets d'étude que je venais de quitter en délaissant quelques instants l'écran de mon ordinateur. Je risquais donc à tout moment la «surchauffe», sentiment que ne connaissent pas, ou moins, ceux qui, plus chanceux, doivent traiter d'objets plus exotiques et lointains. En même temps, le fait d'appartenir à la culture de l'univers que j'étudiais me don-

nait un point de vue irremplaçable sur l'objet, compensant largement les effets de cécité induits par la familiarité, car il suffisait parfois que je m'explorais moi-même et que je rationalise mon propre jugement afin de comprendre les paroles de certains acteurs. De même que la limite entre travail et loisir n'était pas étanche, celle qui séparait l'observateur de l'objet observé n'était pas toujours bien nette : je n'étais, en effet, pas le moins fiable de mes informateurs. En même temps, il me fallait toujours distancier ces informations en contrôlant bien le rôle qu'elles pouvaient avoir dans le modèle que je tentais de mettre au point. Si je puisais la capacité de me rapprocher de manière fine de mon objet dans la proximité que j'entretenais avec lui, je puisais celle de m'en distancier dans le fait que la littérature n'était pas mon art préféré, de sorte que je pouvais toujours opérer un mouvement pendulaire très profitable entre, d'une part, l'implication très proche qui, seule, permet la saisie du «grain» de la réalité et, d'autre part, la distanciation qu'exige toute analyse, tout particulièrement dès lors qu'il s'agit de «sujets chauds» qui concernent de près la vie du chercheur (cf. Elias, 1993). Ainsi, l'abandon de la notion de «croyance» comme catégorie explicative des pratiques des acteurs, telle qu'elle fonctionne, notamment, dans la sociologie bourdieusienne, a été rendue possible par ma propre expérience d'amateur d'art ou de musique qui donnait au sociologue que j'étais des informations, si l'on peut dire, de première main sur l'expérience esthétique d'un sujet cultivé, laquelle n'avait pas grand-chose et même, pour tout dire, rien à voir avec la «croyance», mais bien plutôt avec des sentiments autrement plus spécifiques, parmi lesquels l'admiration ou l'amour. C'est ainsi que j'ai pu me rendre compte qu'il fallait enfin cesser de pourchasser les «croyances» des acteurs - ce que font ceux qui restent au ras des pâquerettes locutoires - afin de se mettre à observer, conformément aux exigences de la pragmatique, le sens des mots des acteurs comme autant d'actes d'amour, d'admiration ou, aussi, de haine - en décollant au niveau illocutoire des actes de langage. Cette renonciation permettait alors de se rendre compte du statut extrêmement complexe, précisément, de la croyance qui constituait pour les acteurs eux-mêmes une catégorie stigmatisée qui leur permettait de dis-

qualifier les arguments des autres en les y rabattant, phénomène que j'ai appelé « mise en croyance » (Verdrager, 2001, 12-15).

Parallèlement, une propension presque pathologique à l'humilité me faisait toujours trouver « nul » tout ce que je produisais sur le plan intellectuel. C'est dire si les plus minces signes d'encouragement étaient pris pour argent comptant : quand on n'a pas la force de se trouver soi-même de la valeur, il faut aller puiser dans le regard de ceux qu'on estime une trace de valorisation. Nathalie Heinich, à qui j'avais envoyé un petit article que j'avais écrit, afin, officiellement, de lui demander ce qu'elle en pensait, et surtout, officieusement, pour savoir si mon travail avait quelque valeur auprès d'une sociologue dont j'estimais énormément l'oeuvre, m'envoya ce signe d'encouragement qui fut, pour moi, absolument décisif. C'est en prenant appui sur son soutien et, pour tout dire, sur son seul soutien, que j'ai pu trouver la force d'achever mon travail. Cette humilité qui me caractérisait, sans doute, de manière un peu excessive me rendait vraisemblablement disponible pour l'exercice d'une sociologie des valeurs dans laquelle on tentait de ne pas prendre partie pour ou contre les acteurs en présence. En effet, rien ne m'était plus étranger que cette disposition des intellectuels à prendre, sur tout et en toute occasion, position. Cela m'avait toujours paru illégitime, tant il est vrai que je jugeais la compétence des chercheurs, fût-ce en sciences humaines, parfaitement locale et circonscrite, celle-ci ne justifiant en aucune manière les prises de position qu'ils se sentaient autorisés à prendre à tout bout de champ. Je trouvais, de même, invraisemblable que les acteurs du monde ordinaire fassent à ce point confiance aux intellectuels pour l'expertise de leurs problèmes en leur signant des chèques en blanc théoriques alors qu'ils s'étaient si fréquemment trompés dans l'histoire. Je ne voyais pas, en effet, en quoi un spécialiste de physique quantique se retrouvait, comme par miracle, investi du pouvoir exorbitant d'avoir à prendre position sur toutes les questions, même et surtout celles qui étaient les plus éloignées de son domaine de compétence. Me concernant, je n'étais pas spécialement d'un tempérament opiner, mettant mon énergie plutôt au service du doute et de la circonspection plutôt qu'à celui de la prise de posi-

tion. L'effort que je faisais pour opérer la synthèse logique des prises de position des acteurs épuisait mes forces d'une manière telle qu'il ne m'en restait, bien souvent, plus guère pour opiner moi-même. Si bien que l'exigence de neutralité, à laquelle se conformait la sociologie des valeurs que j'appelais de mes voeux, pouvait trouver dans mes dispositions d'esprit un terrain d'élection parfaitement propice, même si je savais bien que l'enfer épistémologique des sciences sociales pouvait être pavé de bonnes intentions éthiques. Aussi fallait-il arriver à métamorphoser une simple aspiration éthique - respect d'autrui et écoute des personnes - en un langage de description suffisamment contrôlé. Car il s'agissait moins de renoncer à l'opinion que de savoir articuler le moment de l'opinion - pertinent dans le monde civique dans lequel agit le sociologue lorsqu'il est un citoyen comme tout le monde - et le moment de l'objectivation - pertinent, cette fois, dans le monde épistémologique de la description des valeurs, ces deux moments de soi étant occupés successivement par la même personne. En outre, ma situation de marginalité universitaire, si elle était un peu désespérante du point de vue de l'avenir, rendait en même temps possible une disposition à tenter l'impossible et à augmenter la prise de risque théorique. C'est ainsi que j'ai pu vidanger radicalement le cahier des charges de l'intellectuel ordinaire, fait d'arrogance et de démangeaison d'opinion. En même temps, n'ayant à ménager quiconque, je pouvais, sans aucune autre forme de procès, écrire ce que je pensais, y compris à l'encontre de ceux que j'appelais tout le long de ma thèse les « littéraires », à savoir les professeurs de littérature dont je critiquais assez vivement les études de réception, lesquels allaient être, comme je m'en rendais compte, ceux qui auraient à me juger le jour de la soutenance. Cette critique n'était, en aucune façon, inspirée par le goût de la provocation mais par une réflexion des plus sérieuses sur l'élaboration d'une position observationnelle qui rende correctement raison des prises de position des critiques sur l'oeuvre d'un écrivain. Or, comme je m'en avisais en parcourant la littérature portant sur des questions de réception de la littérature, cette position avait besoin d'être construite théoriquement. Cette construction reposait, pour l'essentiel, sur l'abandon de la brillante posture pro-

parcours de thèses

fessorale qui me paraissait très préjudiciable à l'enquête que j'étais soucieux de mener car celle-ci faisait véritablement obstacle à la saisie de ce qu'il fallait mettre «sur écoute». Je pensais, à cet égard, que la position d'Heinich sur son objet et la posture si originale qu'elle avait réussi à adopter étaient, en partie, doublement rendues possibles par le fait qu'elle était une femme, donc soustraite aux obligations de brutalité et de violence auxquelles tous les hommes doivent satisfaire, et sans lesquelles un homme, dans notre culture, n'est pas vraiment homme¹; et par le fait qu'elle n'était pas professeur, mais chercheur au CNRS, ce qui lui épargnait tous les impératifs de prescription qui définissent l'ordinaire de ce métier.

En tout cas, la décision de prendre véritablement au sérieux les prises de position des critiques rendait possible une observation très détaillée des principes sur lesquels les personnes prenaient appui pour construire leur jugement. Cette exigence de précision observationnelle permettait parallèlement la «montée en généralité» car plus l'acuité du regard était grande et plus la collecte des phénomènes paraissait vulnérable au transfert situationnel, moyennant quoi mon travail était prédisposé à fournir une introduction à une véritable anthropologie de la critique.

On voit dans ce récit que les idées ne viennent pas toutes faites casquées dans la tête des jeunes chercheurs. Elles sont le résultat d'un cheminement passablement brouillon dont la trajectoire ne peut pas être reconstruite rétrospectivement sans convoquer les nombreux errements de la recherche. Car une thèse est bien un travail d'apprenti-chercheur où se font et se défont à grande vitesse les hypothèses. A cet égard, j'ai déjà eu des discussions mouvementées avec certains doctorants qui considéraient ce travail de thèse comme le sommet et la fin de leur trajectoire intellectuelle. Je m'opposais à cette vision en la renversant : ce n'était non pas une fin, mais bien un début, il ne s'agissait pas d'un couronnement, mais d'un commencement fait par un débutant et non par un chercheur expérimenté ayant, sur tous les domaines, roulé sa bosse théorique. Cette position était, à la fois, insécurisante, dans la mesure où celui qui apprend son métier doit pouvoir faire face à l'inconnu sans trop vaciller et, à la fois, sécu-

risante dans la mesure où l'on reconnaît, sans doute, plus volontiers à celui qui démarre le droit à l'erreur. En outre, le jeune chercheur n'est pas tenu par une oeuvre précédente dont il aurait à respecter la cohérence. C'est, en effet, à cette difficulté que se heurte celui qui, ayant déjà rendu public un travail, doit assurer un minimum de cohérence entre les opus. Le jeune chercheur ne vit la contrainte de cohérence qu'au présent.

On voit bien dans le récit que je viens de faire combien est sinueuse la route qui passe du possible à l'effectivement réalisé : impasses, hésitations, trous, repentirs... Le chemin est long et, surtout, ce n'est pas un chemin car le tracé que semble suggérer (et que produit) le regard rétrospectif est une somme de positions successives qui ne contiennent guère, dans le meilleur des cas, que celles qui suivent immédiatement de manière directe. En tout état de cause, rien de ce qui a été raconté n'aurait été prévisible par une quelconque «méthodologie» qui ne peut guère se contenter que de décrire les étapes d'une recherche de sociologie «normale», toujours au sens de Kuhn. Ici, le prix à payer de la novation théorique s'est fait en errance et en perte de temps : aucune des procédures de la recherche n'a pu se faire selon un protocole méthodologique standardisé. Ainsi, toutes les phases que les méthodes séparent habituellement - enquête de terrain, dépouillement de résultats, rédaction - ont fusionné : l'étude des documents s'est, en effet, accompagnée d'innombrables prises de note où j'essayais de «faire entrer» ce que je trouvais dans les textes des critiques. Des centaines de pages ont ainsi fini au panier dans la mesure où ce qui était à dire, si l'on voulait faire de la neutralité axiologique autre chose

¹ Il va sans dire qu'il ne s'agit pas de biologiser les conditions de possibilité de l'émergence d'une posture observationnelle, mais, tout à l'opposé, de mettre au jour les exigences culturellement construites - et donc, bien sûr, vulnérables à la déconstruction - qui s'exercent différemment sur les hommes et les femmes et dont la référence permet d'enrichir la compréhension que nous avons des conditions de possibilité de l'apparition des théories sociologiques. Cette note voudrait être une mise en garde adressée aux hommes qui sont culturellement handicapés par les exigences de la virilité au premier rang desquelles figure la volonté d'avoir toujours le dernier mot - meilleur moyen de couvrir de bruits intempestifs la fragile voix des acteurs en présence.

qu'une pétition de principe vite oubliée, dépendait très étroitement du style qu'il était possible de mettre en oeuvre (cf. Geertz, 1996) en évitant, par exemple, tout effet d'ironie si fréquent en sociologie de la culture, ce style se façonnant dans un travail d'écriture qui n'est pas si éloigné des gammes que connaissent les musiciens qui visent la production d'un son juste. Une fois la rédaction terminée, après moult accidents informatiques cauchemardesques qui font aussi partie de la vie du chercheur, et ce malgré une bonne maîtrise de la chose, il était temps de soutenir.

Le moment de la soutenance se veut particulièrement solennel. D'une durée très longue, elle prend la forme d'un «tribunal» où le candidat doit faire preuve de ses capacités intellectuelles. Car la compétence objectivée dans la thèse doit pouvoir s'éprouver, cette fois, dans la subjectivité du chercheur : celui qui a consigné ses résultats par écrit doit pouvoir, aussi, en répondre publiquement en faisant, le mieux possible, preuve de répondant.

Et c'est lors de la soutenance que le travail du thésard devient, pour la première fois, public, puisque, en France, les soutenances de thèse sont, comme au tribunal, accessibles à tout un chacun. C'est à ce moment-là que peut s'exercer le contrôle des proches qui ne savent pas très bien de quoi est constituée la vie de celui qu'ils connaissent. En effet, c'est parce que la vie de la recherche et du travail intellectuel, étant subjectivée, laisse peu de prise à l'évaluation, au moins pour les témoins les moins immédiats - lesquels ne peuvent pas ne pas être, à un moment ou à un autre, traversés par le soupçon que celui qui semble travailler, en réalité, «ne fait rien» -, que le moment de la soutenance est aussi celui qui permet à ce qui occupe l'esprit du chercheur de prendre soudain, pour tout le monde, une consistance objectivée, dissipant, du même coup, tous les soupçons qui pouvaient éventuellement peser sur lui. La soutenance n'est donc pas seulement un moment de basculement pour le candidat - celui-ci est fait docteur -, mais également pour les familiers qui voient, parfois pour la première fois, celui qu'ils désignent, un peu ironiquement, comme «l'intello de la famille», agir non pas, comme à l'accoutumée, dans le monde des interactions domestiques mais dans celui, bien plus contraint, de

la discussion scientifique où les analyses sont non seulement autorisées, mais exigées et valorisées, ce qui n'est évidemment pas le cas dans la plupart des interactions domestiques où elles sont immédiatement sanctionnées au nom des exigences de la conversation qui fait dépendre, dans la plupart des cas, son authenticité de sa «simplicité». Si bien que le titre nouvellement acquis vint m'accorder une nouvelle légitimité, pas du tout à mes yeux car les diplômés n'ont jamais eu selon moi de grand pouvoir qualifiant, mais aux yeux de certains autres qui, non sans une certaine ironie, m'appelant parfois pour m'embarrasser «Docteur», étaient désormais assurés que non seulement je ne faisais pas «rien», mais que, par surcroît, le travail que j'avais entrepris pouvait avoir, aux yeux de certains sociologues très estimables, quelque valeur.

C'est donc dans cette salle de soutenance, où se jouaient de manière improbable deux communautés, d'abord celle des pairs qui font patauger l'impétrant dans les questions délicates, ensuite celle des parents et des proches qui souffrent dans une généreuse empathie ce que le familial endure dans l'épreuve, que se joue le sort professionnel qui déterminera si le voyage de la recherche doit s'arrêter ou non ; la meilleure mention, s'opposant ici à toutes les autres, son obtention n'ayant guère d'autre signification que : continuez.

Comme je vivais cette thèse comme le début d'une vie de recherche et non comme une fin en soi et encore moins comme un «couronnement», l'achever n'a pas déclenché en moi de dépression dont on entend parfois parler chez ceux qui, l'ayant soutenue, s'effondrent tout net. L'écroulement s'est d'autant moins produit qu'il a fallu me remettre tout de suite au travail pour la préparation d'un livre tiré de la thèse, l'Harmattan m'ayant proposé peu de temps après de publier une version abrégée dans sa collection de sociologie. Rien ne m'avait préparé à une telle chose car je n'avais jamais eu le dessein de faire un livre. Je m'étais toujours vécu comme un «éternel étudiant» et non comme un «auteur», tant et si bien que, paradoxalement, le livre que je devais faire avait du mal à se trouver un auteur, au sens où «auteur» est celui qui, non seulement, écrit mais aussi, et surtout, se vit légitimement comme tel, ce qui n'était pas à proprement parler mon cas. Car si

parcours de thèses

j'étais tout à fait disposé à dire que ce que je faisais ne pouvait être autre chose que de la sociologie, j'avais quand même le plus grand mal à me dire «sociologue», sentant que cette désignation ne pouvait venir, pour être bien vécue, que du dehors. C'est ainsi que je me rendis compte quelle énorme différence il pouvait y avoir entre une activité - faire de la sociologie -, et une qualité - être sociologue : on peut en effet se sentir sociologue, sans pour autant oser se présenter et même se dire comme tel (cf. Heinich, 2000), trouble assez commun à tant d'autodidactes qui ne sont pas officiellement investis du pouvoir de faire ce qu'ils font, même s'ils le font aussi bien que ceux qui sont désignés comme tels par l'institution. Car bien des autodidactes, tout empêtrés qu'ils sont dans le sentiment d'être un jour confondus, travaillent beaucoup plus que ceux qui sont intégrés dans le cadre parfois anesthésiant d'une formation standardisée et officielle et finissent par acquérir une compétence tout à fait solide qu'enrichit, d'ailleurs, la formation initiale dont sont privés, quand on y réfléchit, tous ceux qui n'ont guère entendu parler, au cours de leur cursus, que de sociologie. On voit donc qu'en même temps que je niais au diplôme tout pouvoir qualifiant, je reconnaissais bel et bien à son absence un pouvoir disqualifiant qui ôtait en moi tout sentiment de sécurité et toute prétention à me définir comme «auteur» ou «sociologue». Pourtant, à mesure que je finissais le livre pour lequel j'avais obtenu ce contrat, commençait, et seulement commençait, le processus par lequel je pouvais me dire que celui qui écrivait les lignes qui étaient sous ma plume étaient bel et bien le fruit d'un travail d'auteur, d'un sociologue à part entière. On a tort de s'imaginer que l'identité de chercheur existe avant la recherche que celui-ci effectue : dans mon cas, l'identité de chercheur n'a commencé à exister que bien après que celui-ci a commencé de chercher car celui qui produit de la sociologie doit aussi produire en lui le sociologue qui la produit.

On a vu au cours de ce bref récit combien la recherche au jour le jour peut difficilement se laisser décrire comme une suite impeccablement réglée et maîtrisée de décisions s'enchaînant avec la rigueur d'un mécanisme d'horlogerie : les repentirs, les tâtons, les hésitations et l'incertitude caractérisent le mieux l'entreprise de recherche, tout particulièrement, d'ailleurs, lorsque celle-ci est une première recherche. On a vu aussi combien il était difficile de séparer les informations biographiques et les décisions épistémologiques du fait de leur enchevêtrement : les idées pures ne tombent pas du ciel et il serait sans doute riche d'enseignements de connaître la gamme de raisons pour lesquelles les chercheurs font ce qu'ils font plutôt qu'autre chose : on aurait alors une vision vraiment différente de ces grandioses décisions de méthode qui n'ont pas seulement, de toute évidence biographique, la seule méthode pour raison.

Pierre Verdrager
verdrager@wanadoo.fr

Références

Bloor D. (1982), Socio/logie de la logique ou les limites de l'épistémologie, Paris, Pandore.

Boltanski L. (1990), L'amour et la justice comme compétences : trois essais de sociologie de l'action, Paris, Métailié.

Boltanski L., Thévenot L. (1991), De la justification : les économies de la grandeur, Paris, Gallimard.

Bourdieu P. (1977), «La production de la croyance : contribution à une économie des biens symboliques», Actes de la recherche en sciences sociales, février, n° 13, 4-43.

Elias N. (1993), Engagement et distanciation, Paris, Fayard [1983].

Geertz C. (1996), Ici et là-bas, Paris, Métailié (1988).

Grignon C. (1996), «Le savant et le lettré, ou l'examen d'une désillusion», Revue européenne des sciences sociales, Tome XXIV, n° 103, 81-98.

Heinich N. (1991), La gloire de Van Gogh, Paris, Minuit.

Heinich N. (2000), Etre écrivain : création et identité, Paris, La Découverte.

Hennion A. (1993), La Passion musicale : une sociologie de la médiation, Paris, Métailié.

Kuhn T. (1983), La structure des révolutions scientifiques, Paris, Champs-Flammarion [1962].

Latour B. (1984), Les microbes, guerre et paix, suivi de Irréductions, Paris, Métailié.

Latour B. (1989), La science en action, Paris, La Découverte.

Latour B., Fabbri P. (1977), «La rhétorique du discours scientifique», Actes de la recherche en sciences sociales, n° 13, février, 81-95.

Sarraute N. (1973), entretien, Archives du XX^e siècle, film de P. Collin.

Verdès-Leroux J. (1998), Le savant et la politique : essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu, Paris, Grasset.

Verdrager P. (1999), La Réception de la littérature par la critique journalistique : le cas de Nathalie Sarraute, thèse de Doctorat, Université Paris III.

Verdrager P. (2001), Le Sens critique : la réception de Nathalie Sarraute par la presse, Paris, L'Harmattan.